

**CE QUE JE N'OSERAI  
JAMAIS TE DIRE...**

## DU MÊME AUTEUR

*Seulement si tu en as envie...*, Michel Lafon, 2016.

Bruno COMBES

CE QUE JE N'OSERAI  
JAMAIS TE DIRE...

roman





*À mes filles, que votre route soit belle !*



*Chacun de nous est une lune,  
avec une face cachée que personne ne voit.*

Mark TWAIN

*La seule lutte qui compte vraiment, c'est la lutte  
mélancolique et désespérée pour la liberté.*

Ahmad Shah MASSOUD





Chacun a son propre chemin de vie.

Il peut être d'une extrême difficulté ou d'une déconcertante facilité. Nous devons l'accepter ; c'est la règle du jeu.

Mais nous avons, toutes et tous, quelque chose en commun : la recherche du bonheur.

Je crois profondément que le bonheur se mérite, c'est une récompense à la souffrance.

Se libérer d'un obscur passé est une forme de douleur. Certains refuseront cette lutte et traverseront l'existence sans savoir qui ils sont réellement et ce qu'ils peuvent partager.

D'autres accepteront le combat, feront face pour renaître apaisés. À partir de cet instant, ils seront capables d'offrir et d'aimer... d'aimer de tout leur être.

Mais le chemin est long, parsemé de renoncements et d'espoirs...

*Elle s'appelle Joy.  
Il s'appelle Guillaume.  
Ceci est leur histoire...*



– 1 –

« Oui, je le veux ! »

Le mariage est une cérémonie bien étrange : la légèreté du bonheur associée à la lourdeur des responsabilités. Tout à coup, l'insouciance n'a plus sa place.

Ce jour-là, nous promettons bien plus que le raisonnable, comme si nous lancions une forme de défi à nos existences, mais nous l'aimons plus que tout, cet être qui nous fait face. Alors, nous serrons un peu plus fort sa main.

\*  
\*\*

« – Joy, veux-tu être ma femme ?

– Oui, je veux être ta femme. Et toi, Guillaume, veux-tu être mon mari ?

– Oui, je le veux !

– Guillaume, je te reçois comme époux et je me donne à toi pour t'aimer fidèlement tout au long de notre vie. »

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

Combien de fois avais-je répété cette scène dans ma tête ? Des dizaines de fois sans doute. Depuis ce soir du mois de décembre où Guillaume m'avait fait sa demande en mariage.

Et voilà que le grand jour était arrivé... Je voulais vivre intensément ces instants précieux, au point que j'entendais à peine Guillaume prononcer ces mots, ceux qui allaient faire de nous, quelques instants plus tard, un couple... pour le meilleur et pour le pire.

Le père Bertrand nous l'avait assez répété durant les réunions de préparation :

– Mes enfants, vous partagerez tout : les moments de bonheur et ce sera le plus facile, mais aussi les périodes de doute. N'oubliez jamais que vous devez compter l'un sur l'autre, toi Joy sur Guillaume et toi Guillaume sur Joy.

Le père Bertrand était un homme adorable. J'ai bien dit un homme, car pour ce qui est de l'aspect religieux, il faut bien l'avouer, ce n'était pas trop notre truc avec Guillaume.

Au fil de nos rencontres, le père était devenu plus un conseiller conjugal qu'un homme d'Église. Il avait bien essayé, à plusieurs reprises, de raviver notre foi dans le « Tout-Puissant », comme il se plaisait à le répéter, mais il avait abdiqué. Nous nous aimions sincèrement et cela semblait lui suffire.

Le père Bertrand n'eut qu'une seule exigence : que ma robe ne soit pas de couleur blanche, mais

« *Oui, je le veux !* »

plutôt écrue. La tête baissée et un peu gênés, nous avons acquiescé, comme deux enfants qui se seraient fait prendre les doigts dans le pot de confiture.

À voir son sourire lorsque je m'étais approchée de l'autel au bras de Gabriel, l'oncle de Guillaume, j'avais compris que le contentement du père ne tenait pas qu'à la satisfaction de voir ses exigences respectées : il était vraiment heureux de nous unir. Lorsque je fus face à lui, ses yeux se posèrent sur moi avec bienveillance, je ne voyais que son regard, comme une enveloppe de douceur.

Les dernières notes de *Turning Pages* du groupe *Sleeping at Last* résonnèrent lorsque je saisis enfin la main de Guillaume. Le ventre noué, je sentis sa peau moite et froide. Le côté solennel de la cérémonie nous touchait déjà profondément, mais c'était surtout le père Bertrand qui, par ses mots, avait provoqué cette décharge émotionnelle que le meilleur des maires ne saurait faire passer.

D'ailleurs parlons-en, de Monsieur le Maire ! Plus soucieux d'éponger les énormes gouttes de sueur sur son front et d'en finir avec son piètre discours réglementaire que de nous accompagner dans notre engagement. À sa décharge, la chaleur écrasante de ce début d'après-midi de juin et le fait que les trois cent vingt-cinq habitants de son

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

village du Brestet, qu'il administrait depuis plus de trente ans, ne lui permettaient pas de célébrer régulièrement des mariages, tout au plus un ou deux dans l'année.

\*  
\*\*

Guillaume avait vécu jusqu'à l'âge de neuf ans dans ce petit village de Provence niché sur les premiers contreforts du mont Ventoux, jusqu'à ce que ses parents s'installent à Paris pour reprendre la gestion d'un restaurant qu'une cousine, fraîchement retraitée, leur avait laissé à un prix défiant toute concurrence.

Cela faisait désormais vingt ans qu'il était « à la capitale », comme le lui rappelaient avec humour les anciens du village. Ils se moquaient de son accent parisien aux intonations chantantes qui évoquait son Sud natal. Malgré cela, il était toujours pour eux « le petit Guillau », le chenapan qui dérobaient les pêches et les abricots dorés par le soleil dans les vergers.

Lorsqu'il revenait au pays, quelques week-ends par an et deux à trois semaines durant l'été, Guillaume résidait dans la maison de famille. Elle appartenait à Lucien, son père, et à son oncle Gabriel, célibataire invétéré, qui occupait le rez-de-chaussée et entretenait tout au long de l'année cette immense demeure.

« *Oui, je le veux !* »

Cela faisait quelques mois déjà que nous nous connaissions lorsque Guillaume me fit découvrir, sans cacher sa fierté, cette maison et ses extérieurs.

Je m'y sentis bien dès l'instant où je franchis le pas de la porte. Il y régnait une atmosphère sereine. Moi, la fille de partout et surtout de nulle part, j'y trouvais une forme de plénitude ; les vieilles pierres et les poutres de bois semblaient veiller sur moi. Guillaume s'en était d'ailleurs rendu compte. Il me le fit remarquer lors de mon deuxième séjour, le soir de Noël, alors que ses parents, déjà partis se coucher, nous avaient laissés seuls sur l'immense canapé faisant face à la cheminée.

– Tu as l'air de te sentir bien ici, non ? m'avait-il murmuré alors que, blottis l'un contre l'autre, nous laissions nos regards se perdre dans le mouvement hypnotique des flammes.

Je ne répondis pas, acquiesçant d'un simple hochement de tête.

Il insista.

– Tu ne dis rien ?

– Si, bien sûr, oui je me sens bien, lui glissai-je au creux de l'oreille tout en posant ma tête sur son épaule.

– Ah, Joy !... soupira-t-il.

Je ne lui proposai, d'un ton calme et interrogatif, qu'un simple :

– Oui ?

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

– Joy, mon « mystère à moi »... mais un sacré mystère.

– Pourquoi dis-tu cela ?

Je décollai ma tête de son épaule et le regardai avec insistance.

– Je ne sais pas, quelquefois tu me parais tellement loin. Cela fait maintenant près d'un an que nous nous connaissons et j'ai parfois le sentiment que tu n'es pas complètement avec moi.

Je devinai de l'inquiétude dans ses paroles. Je quittai son regard et répondis sous forme de boutade – la meilleure des façons pour qu'il ne poursuive pas :

– Ça fait tout mon charme !

Il fit de même :

– Un sacré charme, alors !

Nous échangeâmes un sourire amusé avant que le silence ne reprenne ses droits.

Je m'endormis dans ses bras.

Depuis la terrasse de notre chambre, exposée sud-est, on découvrait une vue imprenable sur le mont Chauve et son sommet à l'aspect lunaire. Les premiers rayons de soleil se posaient sur les branches d'olivier et les pieds de vigne récemment taillés, donnant à la campagne alentour la quiétude des lumineux matins d'hiver.

Toujours la première debout, le lendemain de cette soirée, j'enfilai le pull de Guillaume et me dirigeai sans faire de bruit vers la porte-fenêtre que j'ouvris délicatement. Je m'assis sur



« *Oui, je le veux !* »

la première marche de l'escalier qui descendait vers le verger qu'entretenait avec goût Gabriel. Je fermai les yeux, le soleil réchauffait mon visage. Après quelques minutes, je me levai et marchai en direction de la chambre. À travers la vitre, je regardai Guillaume qui dormait encore profondément, et me remémorai la conversation de la veille : serais-je encore son « mystère à lui » dans six mois, dans un an ?

J'aimais Guillaume du plus profond de mon être, il était la meilleure chose qui me soit arrivée et je lui devais la vérité, mais pas encore, pas maintenant, pas comme ça. Je prenais le risque qu'il se sente trahi, qu'il ne le supporte pas et qu'il mette un terme à notre relation.

À chacune de ses tentatives, j'imposais toujours le même rituel : d'abord le silence puis, s'il insistait, l'humour, le meilleur des alliés. Je ne savais pas mentir ou, plutôt, je ne voulais pas mentir à Guillaume.

J'aurais pu lui raconter une histoire qui ne correspondait pas à la mienne, mais jamais je ne le fis.

\*  
\*\*

Mes parents et mon jeune frère Paulo vivaient à Rio, dans un appartement proche de l'Avenida Atlantica qui longeait la plage de Copacabana.

Ils s'y étaient installés après avoir bourlingué aux quatre coins de la planète dans des lieux qui faisaient souvent rêver les touristes.

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

En ce qui me concerne, j'étais loin de garder comme souvenir l'image d'une carte postale ensoleillée, je me rappelais plutôt l'angoisse des longues soirées solitaires enfermée dans ma chambre et le dégoût des ambiances nauséabondes de la nuit et de ses excès.

Mes parents s'étaient connus à Paris dans les années 1980, mon père tenait un bar dans le quartier de Pigalle. Les clients, une fois qu'ils avaient fini leurs verres, pouvaient, s'ils le désiraient, poursuivre la soirée avec quelques plaisirs moins officiels dans les deux alcôves situées derrière la porte au bout du comptoir. Ma mère avait été l'« employée » de mon père avant de devenir madame Lucin ; non par souci d'officialiser leur liaison, mais cela sonnait plus vrai pour que leur « affaire » soit un peu moins suspecte.

Un an plus tard, je vis le jour un matin de janvier 1986. Du plus loin que je me souviens, mes parents ne m'ont jamais témoigné leur l'amour. Je n'ai jamais connu l'étreinte des bras d'une mère ou la chaleur réconfortante d'une voix paternelle. Mes premiers ressentis d'enfant, ceux qui ont scellé les fondations de ma personnalité et sa fragilité, sont peuplés de ricanements de soûlards, d'une mère parfaitement absente et des cris de mon père m'intimant l'ordre de remonter dans ma chambre lorsque, trop seule et apeurée, je tentais de descendre l'escalier qui menait au bar à la recherche d'un peu de chaleur humaine.

*« Oui, je le veux ! »*

J'avais six ans lorsque, à la suite de plusieurs descentes de police, mes parents décidèrent de fermer leur établissement de Pigalle et de partir pour Bangkok ouvrir le même type de lieu de perdution. Un couple d'amis s'y étaient installés l'année précédente et leur réussite acheva de les convaincre de choisir la capitale thaïlandaise comme nouvelle destination.

Ce fut la période la plus difficile de mon enfance ; la langue m'était inconnue et je suivais ma scolarité dans une école thaïlandaise ; les écoles françaises étaient trop chères. Nous parlions français à la maison, il me fallut près de six mois avant de pouvoir communiquer aisément avec les enfants de mon âge. Mais nous étions très doués pour pallier le manque de mots par des gestes et des mimiques, et finalement nous nous comprenions, c'était pour moi l'essentiel.

Inconsciemment, cela m'apportait un bien-être passager, mais nécessaire pour ne pas sombrer dans la mélancolie. Même si j'étais trop jeune pour m'en rendre compte, les premières images de ce monde d'adultes s'ancrèrent en moi. Je le comprendrais plus tard, elles n'étaient que le reflet de ce que l'homme possède de plus décadent.

À l'âge de douze ans, je quittai mes amis le cœur meurtri ; je savais que j'allais devoir apprivoiser un autre univers aussi angoissant que les précédents. La solitude serait, de nouveau, ma seule compagne durant de longs mois. Nous

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

partîmes en Guyane française, dans la banlieue de Kourou, non loin de la base de lancement de la fusée Ariane. Pourtant, même si mes parents se trouvaient loin de la métropole, les autorités commencèrent à s'intéresser de près à leur activité. C'est ainsi que quelques jours après mon quatorzième anniversaire ils furent de nouveau pour s'installer au Brésil. Les deux premières années là-bas furent, sans aucun doute, les plus apaisées de leur parcours chaotique. Ils avaient acheté un petit restaurant situé en bordure de la plage de Copacabana et, une fois n'est pas coutume, la restauration était leur seule activité.

Paulo naquit durant cette période, j'avais alors quinze ans. Ce fut, pour moi, un immense bonheur.

\*  
\*\*

– J'espère que tu ne les as pas perdues, murmurai-je à l'oreille de Paulo, d'un ton bienveillant, au moment crucial de la messe de mariage.

Il haussa les épaules et me regarda avec ce visage d'ange qu'il affichait chaque fois qu'il savait que je serais fière de lui. Il serrait entre ses mains la petite boîte de velours bleue contenant les alliances.

Je n'avais presque rien imposé à Guillaume pour les détails de la cérémonie et l'organisation de la soirée au domaine des Lavandières situé à quelques kilomètres du village ; sa famille s'en

*« Oui, je le veux ! »*

était parfaitement chargée et cela ne me dérangeait pas : mes trente premières années d'existence avaient eu le mérite de me démontrer que les détails n'étaient pas le plus important dans une vie.

Une seule chose était non négociable : Paulo devait être le gardien du symbole de notre union.

– Bien sûr que je n'ai pas perdu les alliances ! confirma mon petit frère.

Avant que le père Bertrand reprenne le déroulement de la cérémonie, j'ai lâché un instant la main de Guillaume et ai posée la mienne sur le front de Paulo. Je pouvais sentir son émotion ; sa peau était brûlante.

Une image furtive me traversa l'esprit : à l'époque où, enfant, un mal insidieux et encore inconnu le rongait, la seule chose qui l'apaisait, c'était la douceur de ma main sur son front. Il me demandait alors, une pointe d'inquiétude dans la voix :

– « Joy », tu resteras toujours avec moi ?

Le « y », il n'y arrivait pas. À l'époque, il parlait portugais toute la journée à l'école pour retrouver le français à la maison en fin d'après-midi.

Je restais près de lui jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. Souvent, il s'endormait, je pouvais alors retirer ma main et partir aider à la mise en place des tables ou à la préparation des repas dans les cuisines du restaurant.

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

Lorsque le diagnostic final fut enfin posé pour Paulo, j'étais en troisième année de faculté d'anglais. J'ai très peu profité de la vie normale d'une étudiante avec ses sorties, ses délires entre copines et les petits amis. Même si, vu ma sensibilité à fleur de peau, certains ont su conquérir une infime partie de mon cœur.

Mes parents ne comprenaient pas pourquoi je souhaitais apprendre l'anglais ; pour eux, le restaurant devait être ma priorité. Pour moi, l'important était ailleurs : Paulo en premier lieu et le besoin de m'évader le plus loin possible. Puis l'anglais, devenu mon refuge, et ma formation d'hôtesse de l'air l'année suivante. Une de mes occupations favorites, lorsque les moments de cafard se faisaient trop intenses, c'était de dessiner avec mon doigt sur la mappemonde accrochée au mur de ma chambre tous les pays où l'anglais était la langue officielle. Par la pensée, je voyageais sur les cinq continents et cela me faisait du bien.

Même si, désormais, Paulo maîtrisait parfaitement le français, il m'appelait encore quelquefois «Joi». Je dois avouer que si quelqu'un d'autre déformait mon prénom de la sorte je ne l'accepterais pas, de la part de mon frère c'était presque une évidence.

Paulo était venu seul du Brésil, mes parents ne pouvaient pas être présents ; leur santé ne leur

« *Oui, je le veux !* »

permettait pas de supporter un si long voyage : ça, c'était la version officielle pour la famille de Guillaume. La vérité était moins aisée à avouer ; ils ne souhaitaient pas être là et, de mon côté, je ne souhaitais pas leur présence. Les événements passés avaient eu raison d'une bien fragile relation. Je ne leur adressais plus la parole depuis plusieurs années, mais je ne pouvais me résoudre à rompre complètement les ponts. Paulo le savait et, sans que je le lui demande, il me donnait brièvement de leurs nouvelles lors de nos nombreux appels téléphoniques ou lors de mes escales professionnelles dans la capitale brésilienne.

J'avais fui le Brésil à l'âge de vingt-six ans ; un autre pays, un autre continent étaient devenus vitaux pour moi. Après avoir passé dix-huit mois dans une petite compagnie brésilienne, je fus embauchée chez Air France et m'installai à Paris.

J'avais naïvement cru que le passé s'effacerait avec la distance, mais il peut resurgir parfois à travers un coup de téléphone masqué vous rappelant que tout doit finir de se payer, même le souffle de vie d'un frère.

\*  
\*\*

Il était 1 heure du matin, la fête battait son plein et les invités s'amusaient sur la piste de danse sous les coups de boutoir d'*Alexandrie Alexandra*.

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

Paulo riait aux éclats et faisait apprécier son déhanché sensuel appris avec ses amis lors des longues soirées passées sur les plages de Copacabana. J'étais heureuse de le voir ainsi, la vie ne l'avait pas épargné et il avait droit à ces moments d'insouciance que l'on doit tous vivre, surtout à quinze ans.

Pour la première fois de la soirée, Guillaume prenait quelques minutes de repos. Un verre de champagne à la main, il discutait avec David, son témoin et collègue de travail. De loin, je reconnaissais l'humour décapant de David à ses gestes qui mimaient une paire de menottes, signifiant à Guillaume qu'il était désormais pieds et poings liés. Guillaume irradiait de bonheur, c'était bon de le voir comme ça, apaisé de savoir que la journée s'était parfaitement déroulée et heureux de porter cette alliance qu'il n'arrêtait pas de faire tourner autour de son annulaire.

De mon côté, je profitais aussi d'un moment de quiétude auprès d'Emma, ma seule véritable amie avec qui j'avais déjà effectué plusieurs millions de kilomètres : nous étions dans la même équipe de personnel de bord chez Air France. J'avais choisi les longs-courriers et mon mariage ne changerait rien à mon besoin de passer d'un continent à l'autre, en particulier pour me rendre en Amérique du Sud.

Guillaume n'avait pas apprécié, cela l'agaçait. À maintes reprises, il m'avait demandé de modifier



*« Oui, je le veux ! »*

mon programme de vol afin de limiter mes longues absences.

Lorsqu'il devenait trop insistant et qu'il évoquait l'avenir et le jour où nous aurions des enfants, je sortais mon arme imparable. Je ne manquais pas de lui rappeler que sa profession de reporter-photographe l'amenait, lui aussi, à effectuer des déplacements en Europe et quelquefois dans le reste du monde. Ce n'était que la stricte vérité, mais une dose assumée de mauvaise foi mettait à égalité ses rares déplacements et mes absences régulières. Le résultat, à chaque fois identique, ne tardait pas : la discussion tournait court, chacun restant sur ses positions. C'était nos seuls moments de tension.

Je savais qu'il souffrait de cette situation, il aurait souhaité me retrouver plus souvent dans notre appartement de Neuilly sur les bords de Seine. Malgré lui, il se contentait de trois ou quatre soirs par semaine et d'un écran d'ordinateur le reste du temps.

Moi aussi, je déplorais de ne pas être plus souvent près de lui, mais je ne pouvais l'exprimer comme je le désirais ; les visites à Paulo, pour moi, étaient une obligation vitale. Au sens propre du terme. Et je refusais d'entrer dans les explications.

J'aurais tellement aimé donner satisfaction à Guillaume ; il m'apportait du réconfort et il m'offrait ce calme et cette quiétude que je n'avais jamais connus. Quand il me prenait dans ses

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

bras, je me croyais, l'espace d'un instant, une autre. J'oubliais la petite Joy, celle que je voulais gommer de mon esprit.

Je venais d'allonger mes jambes sur une chaise et de balancer par terre ces satanés escarpins qui comprimaient mes pieds meurtris par la chaleur et la hauteur des talons. Emma massait délicatement mes chevilles.

– Ben ma vieille, tes pieds auraient besoin d'un peu de repos, me dit-elle tout en croquant avec gourmandise dans un morceau de nougatine.

– Je suis morte ! lui rétorquai-je.

– C'est normal, tu n'as pas arrêté de la journée ! Calme-toi ma belle, calme-toi, répéta-t-elle.

J'acquiesçai avec un léger sourire.

– Tu as raison. Je vais rester un peu assise avec toi.

– Cendrillon serait-elle fatiguée ?

– Morte, je t'ai dit ! Je n'en peux plus.

Emma se mit à plaisanter tout en suivant le rythme de la musique sur mes genoux qu'elle tapotait avec ses deux index. Un clin d'œil moqueur éclaira son visage.

– Fais attention, les princesses sont fragiles, tu sais !

Emma ne croyait pas si bien dire. Je savais que dans quelques minutes mon carrosse redeviendrait citrouille, mes chevaux des souris, et ma superbe robe de soie un rêve inassouvi...

« *Oui, je le veux !* »

Je regardais Guillaume, j'avais envie de le serrer dans mes bras une dernière fois. Je fis signe au disc-jockey de commencer la séance romantique par *Purple Rain* de Prince.

*« I never meant to cause you any sorrow*

*I never meant to cause you any pain*

*I only wanted to one time to see you laughing*

*I only wanted to see you*

*Laughing in the purple rain... »*

Il y a quelquefois des paroles...

Je ne pris même pas la peine de remettre mes escarpins, je saisis Guillaume par la main et l'entraînai au beau milieu de la piste, mes deux bras autour de son cou. Je le serrais si fort que je suis sûre qu'il pouvait entendre les battements de mon cœur contre sa poitrine. Il m'embrassa à plusieurs reprises, prit ma tête entre ses mains et me demanda :

– Tout s'est bien passé, tu es heureuse ?

– Oui.

Je poursuivis, j'avais besoin d'être rassurée :

– Quoi qu'il arrive, tu m'aimeras toujours ?

Il s'arrêta un instant, me fixa d'un air étonné.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Pour rien... la fatigue sans doute... Mais réponds-moi s'il te plaît, insistai-je.

– Bien sûr Joy que je t'aimerai, quoi qu'il arrive ! m'assura-t-il.

*Ce que je n'oserai jamais te dire...*

Je n'ai rien pu dire, j'ai plaqué mes yeux emplis de larmes refoulées contre son épaule. Nous avons dansé jusqu'à ce que le disc-jockey décide de réveiller les invités qui commençaient à s'affaler, un à un, sur les chaises laissées à leur disposition tout autour de la piste.

Il était 2 h 15, bientôt l'heure du rendez-vous. Celui que le passé m'imposait, celui que je ne pouvais pas rater. J'avais voulu profiter de la moindre minute qu'il me restait avec Guillaume, Paulo, Emma et tous les invités.

Dans quinze minutes, la voiture m'attendrait juste à la sortie du domaine. Je regardai une dernière fois Guillaume, mon mari désormais, s'amuser avec les invités. Il essayait de mettre en place une chenille improvisée : il était heureux.

Je me dirigeai vers la chaise où Emma venait de déposer sa veste. Je pris garde qu'elle ne me voie pas, et glissai dans la poche intérieure deux enveloppes, une pour Guillaume, l'autre pour Paulo. J'espérais que, dans l'affolement de ma disparition, Emma n'égarerait pas sa veste.

\*  
\*\*

Je ne savais pas qui de Guillaume ou de mon frère serait le plus bouleversé après mon départ. J'avais peur de perdre l'amour de Guillaume et

*« Oui, je le veux ! »*

j'étais terrorisée à l'idée que Paulo se sente abandonné.

La première enveloppe contenait une unique feuille destinée à mon jeune frère. Je lui assurais qu'il me reverrait bientôt, que je ne pouvais pas faire autrement et qu'il ne devait pas s'inquiéter pour son retour à Rio. J'avais laissé quelques lignes pour Emma lui demandant de s'occuper de Paulo jusqu'à ce qu'il puisse rentrer sereinement au Brésil. Il serait malheureux, c'est certain, mais je savais qu'il comprendrait et me pardonnerait ; nous étions trop liés pour qu'il en soit autrement.

Dans la deuxième enveloppe, sur deux pages recto verso, j'essayais d'expliquer à Guillaume que mon passé, celui qu'il ne connaissait pas, m'avait rattrapée quelques mois plus tôt. J'avais cru naïvement qu'avec le temps tout s'effacerait et que je n'aurais jamais à lui en parler.

Une partie de ma vie était si laide qu'il ne l'aurait sans doute pas supporté. Il existe, quelquefois, des situations où nous n'avons pas le choix, nous n'avons que les devoirs que la vie nous impose. J'aurais pu ou dû, je ne sais pas, annuler le mariage, tout expliquer à Guillaume, partir le temps nécessaire et... revenir pour reprendre le cours de notre vie. Mais non, c'était impossible, je ne pouvais qu'espérer que son amour soit assez puissant pour qu'il m'attende. J'avais tellement peur de le perdre que je me suis montrée lâche

et égoïste, je n'ai rien dit. Nous nous sommes mariés... Sans doute était-ce pour moi une façon de lui dire : « Je t'aime, attends-moi. »

Un pari bien risqué ou désespéré, l'avenir déciderait.

\*  
\*\*

– Je vais prendre l'air un instant, il fait beaucoup trop chaud ici !

– Tu veux que je t'accompagne ? me proposa mon amie.

Je répondis d'un laconique :

– Merci, je préfère marcher seule.

– Comme tu veux, à tout à l'heure Cendrillon.

– Oui à... tout à l'heure.

Comme un automate, j'enfilai mes chaussures et je traversai doucement l'immense terrasse de pavés de pierre. Je descendis la trentaine de marches qui me séparaient de l'allée conduisant au portail de fer forgé.

Je fis attention de ne pas éveiller l'attention des quelques invités qui profitaient de la fraîcheur de la nuit. Je jetai un dernier coup d'œil avant de m'avancer dans la pénombre de la châtaigneraie bordant l'allée centrale. Je marchai doucement par peur de me tordre la cheville.

Je n'eus aucun mal à reconnaître le tronc d'arbre à moitié creux ; c'est à cet endroit que, dans la matinée, j'avais glissé un sac à dos